

# 1

## *PROCÈS STANTE*

*La division des Affaires internes a été lente à intervenir*

*Marcel Laroche*

**La Presse**

*Il aura fallu un article de journal décrivant l'arrestation musclée du sans-abri Jean-Pierre Lizotte avant que la division des Affaires internes de la police de Montréal soit informée de cet événement survenu au bar Shed Café.*

*C'est ce qui ressort du témoignage rendu hier par un enquêteur de cette escouade spéciale, chargée de la discipline, qui a été saisie du dossier le matin du 10 septembre 1999, soit cinq jours après l'intervention policière au bar Shed Café du boulevard Saint-Laurent, à Montréal.*

*Malmené et rudoyé par le portier qui voulait l'expulser du bar parce qu'il importunait les clients, Lizotte a été maîtrisé par celui-ci avant qu'un policier lui administre deux ou trois coups de poing en pleine figure.*

*Paralysé des membres inférieurs, le sans-abri de 45 ans a succombé à ses blessures 41 jours plus tard,*

*au département des soins intensifs de l'hôpital Notre-Dame.*

*Après avoir appris que le patient atteint du sida était paralysé et qu'il venait de subir une intervention chirurgicale pour réparer une blessure à la colonne cervicale, les policiers sont allés rencontrer le portier au travail pour recueillir sa version des faits.*

**Extrait d'un article paru dans**

*La Presse,*  
**19 juin 2002**

**Jusqu'à ton dernier souffle, jusqu'au jour précis que tu as choisi pour quitter ce monde, tu auras réussi à m'ébranler sur mes assises. Cré Jean-Pierre! J'aurai eu à boire la coupe jusqu'à la lie. Tant pis pour moi, je l'avais choisi! Et je sais que je souffrirai encore en écrivant ce livre et en me rendant jusqu'au bout de ce témoignage. Mais je le ferai pour toi, mon grand, pour préciser ton image d'écorché vif aux yeux de ceux qui se sont contentés de voir en toi l'itinérant, celui qu'on bannissait des bars de la rue Saint-Laurent à coups de poing et à coups de « prise Nelson », sans se demander qui tu étais vraiment. Peut-être, malgré les cicatrices, trouveront-ils sur ton visage un peu plus d'humanité? Peut-être réussirai-je à leur montrer ton cœur d'enfant bien vivant, battant secrètement au creux de ta carapace de détraqué?**

**Je l'écrirai aussi pour les miens, pour expliciter leurs souvenirs doux-amers que tu t'es acharné systématiquement à noircir au fur et à mesure qu'on les composait. Peut-être te pardonneront-ils plus**

facilement les larmes de leur mère. Peut-être aussi me pardonneront-ils, à moi, de les avoir entraînés aussi loin, pendant toutes ces années, jusqu'aux confins de ton univers tourmenté et complètement cinglé. Un abri, nous t'en avons offert un, Jean-Pierre, t'en souviens-tu? Je reste persuadée que tu ne l'as jamais oublié. Là-bas, dans l'au-delà, dans ce pays du silence et de l'oubli, tu nous regardes encore avec tendresse, perché du haut d'un nuage, je le sens. Même si tu es parti sans nous dire adieu.

Le seize octobre 1999 s'avérait un grand jour pour moi. Une maison d'édition, par un appel téléphonique inattendu au cours de l'avant-midi, venait confirmer enfin la publication de mon premier manuscrit. *Clé de cœur* allait venir au monde dans quelques mois. Ce matin-là, je devenais officiellement une auteure. On n'oublie jamais un moment pareil, tu sais. L'éditeur, à l'autre bout du fil, avait mentionné « votre magnifique roman ». Dieu du ciel! Je ne portais plus à terre, je me sentais folle de joie. Enfin la porte s'ouvrait pour moi sur le monde fascinant de l'écriture. J'avais l'impression d'avoir attendu ce jour-là depuis cinquante-six ans! Ni la retraite ni le départ des enfants ne me feraient plus peur désormais. J'avais trouvé ma nouvelle voie, j'écrirais des livres, des dizaines de livres, et cela remplirait ma vie jusqu'à la fin.

D'ailleurs, l'écriture s'est avérée le premier chemin par lequel tu es parvenu jusqu'à moi. Ce sont tes lettres et tes poèmes qui m'ont amadouée, au tout début. Mais nous en reparlerons plus tard. Revenons plutôt à ce samedi ensoleillé d'octobre. Claude était parti à la chasse et je me trouvais seule dans la maison. Je riais et je pleurais de joie en même temps. Frénétiquement, j'essayais de rejoindre quelqu'un au téléphone, l'un de mes enfants ou ma sœur, ou une

amie, afin de partager ma liesse. Micheline Duff, auteur écrivain... Wow! Nul ne répondit. S'étaient-ils tous concertés pour demeurer inaccessibles? Je finis par rejoindre Andréanne, mon aînée, en fin d'avant-midi.

– Je savais que ça viendrait un jour! Maman, je suis contente de toi!

Et moi donc! La fierté me gonflait l'âme, ce sentiment si beau parce que jamais gratuit ni fortuit, résultat exclusif de l'effort et de la persévérance. Quelques heures plus tard, un livreur venait me porter un énorme bouquet de fleurs coupées, le plus gros de ma vie. J'entrepris de le diviser pour répartir les lys, les tournesols et les œillets, les soupirs de bébé un peu partout dans la maison. La sonnerie du téléphone vint interrompre ce travail que j'exécutais en chantant, le sourire épanoui jusqu'aux oreilles.

À l'autre bout du fil, une voix inconnue et quelque peu chevrotante retint mon attention.

– Madame Micheline Duff? Ici Pierrette. Je suis la dame qui s'occupe de Jean-Pierre Lizotte. J'ai une mauvaise nouvelle à vous communiquer : Jean-Pierre est décédé à huit heures, ce matin, à l'hôpital Notre-Dame, des suites de blessures subies lors de son arrestation dans un bar, au début de septembre.

– Quoi?

Je m'effondrai. Mon grand était parti pour l'au-delà, et je ne me trouvais pas à ses côtés pour lui tenir la main, pour caresser ses cheveux comme je l'ai fait tant et tant de fois jadis. Je n'étais pas là non plus pour le rassurer et lui souffler à l'oreille : « N'aie pas peur, mon grand, je suis avec toi. » Pourquoi donc n'ai-je rien su? Pourquoi ne m'a-t-il pas fait venir auprès de lui?

J'essayai de me consoler en songeant que cette

femme, sans doute ta nouvelle mère adoptive, s'était occupée de toi. Je me rappelais lui avoir parlé au téléphone, quelques années auparavant. Je l'avais virée méchamment lorsqu'elle m'avait demandé de lui envoyer tous tes papiers en m'annonçant qu'elle prendrait soin de toi dorénavant. Je me sentais trahie. Je lui avais souhaité bonne chance dans sa nouvelle carrière de dépanneuse sur un ton sarcastique. Elle voulait prendre ma place? Je la lui donnais volontiers avec toutes les emmerdes! Mais il me restait tout de même quelques regrets, quelque amertume... Ainsi, elle avait tenu le coup jusqu'à maintenant? Je ne l'aurais pas cru. Chapeau! Quatre ans à te dépanner, faut le faire! Je ne pus retenir un élan d'admiration.

– Ne vous en faites pas, Micheline, Jean-Pierre est parti très sereinement.

Jean-Pierre était mort, Jean-Pierre était mort... Je n'arrivais pas à me faire à l'idée, moi qui avais pourtant souhaité, désiré, appelé ta mort à tant de reprises. Ta mort comme délivrance, ta mort comme libération de l'enfer où tu te trouvais depuis ta naissance, ta mort comme évasion enfin, enfin, de ta prison intérieure dont seul le grand départ pour l'éternité pouvait t'affranchir. Ta terrible prison, mon grand, celle que j'ai connue jusque dans ses retraits les plus secrets.

Alors l'orage s'est emparé de moi. Je me suis mise à tourner en rond dans la maison comme une âme perdue. L'encre de *Clé de cœur*, et l'euphorie qu'elle portait depuis quelques heures, s'est vite liquéfiée, diluée dans des torrents de larmes. En moi s'entremêlaient le chaud et le froid, la joie et la peine, le jour et la nuit, l'avenir et le passé, la lumière et les ténèbres. En moi se conjuguèrent en même temps le commencement et la fin. Le commencement de mon

avenir d'écrivain, et la fin de toi, Jean-Pierre, le point final à ton passé de pauvre bougre violenté par la vie, maltraité jusqu'à la dernière minute, jusqu'à l'ultime limite. Ton passé cruel et pitoyable enfin terminé...

Ah! tu m'auras bouleversée jusqu'à ton dernier jour! Va, mon grand! Va sur le chemin de l'au-delà et sois enfin heureux. Dieu ne refuse jamais de recevoir, dans sa paix éternelle, les cœurs d'enfants, aussi divagants se soient-ils montrés. Et si, de là où tu te trouves, il te reste un certain pouvoir, veille sur ta mère adoptive et sur ceux et celles que tu as considérés comme les tiens pendant de nombreuses années.

Ce jour-là, les yeux bouffis et la main tremblante, je continuai en reniflant à séparer mes fleurs. Parmi elles, ne se trouvait aucun chrysanthème.